

L'adversité: ...pire que l'adversaire!

Autor(en): **Borel, Denis**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **131 (1986)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-344728>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'adversité: ... pire que l'adversaire!

par le divisionnaire à d Denis Borel

1. De la théorie suisse aux cas concrets des Malouines

1.1 Toute armée, du simple soldat au grand chef, est continuellement en butte à l'adversité: faite de froid, d'humidité, de boue, de faim, d'insomnie comme aussi d'incertitude, de pressions psychologiques, de contrariété, elle ronge insidieusement la volonté des meilleures troupes. L'adversaire, lui, ne se manifeste que rarement; il a la tâche facile si ceux d'en face n'ont pas su dominer l'adversité.

1.2 Une armée comme la nôtre, dont la mission est globalement défensive et qui est exposée à attendre qu'une menace latente se concrétise avant de pouvoir agir, est particulièrement exposée à la «pourriture» résultant des effets multiples de l'adversité.

Dans les écoles de recrues, on s'efforce avec raison d'endurcir la troupe au cours d'exercices dits de «survie».

S'il se produit un accident, certains sont prompts à s'imaginer que les instructeurs exigent par sadisme; il ne leur vient pas à l'idée que les chefs puissent être tourmentés par les risques qu'ils assument pour former des soldats vraiment aptes à affronter adversité et adversaire.

Dans les cours de répétition, en particulier lors de manœuvres impor-

tantes, les commandants de grandes unités cherchent à apprendre aux troupes à durer. Ils ont de la peine à faire comprendre la nécessité de savoir attendre sans perdre l'aptitude au combat. Même les officiers deviennent vite critiques quand la Direction des manœuvres ne leur fournit pas de continuelles «distractions» sous forme de rencontres avec l'ennemi (si difficiles à arbitrer de nos jours). Ils s'ennuient et certains n'entretiennent pas la vigilance. Ils ne profitent pas de chaque accalmie pour exiger de leurs hommes qu'ils se rasent et se lavent, qu'ils décrochent leurs effets, entretiennent le matériel. On en voit qui ne font que communiquer leur lassitude.

1.3 La guerre de 1982 pour *les Malouines* a opposé forces argentines et britanniques sur un champ de bataille bien éloigné de la Suisse. Elle a suscité des comptes rendus d'atmosphère où apparaissent les nombreux facteurs d'adversité qu'ont dû affronter les troupes avant de se battre. Il peut être salutaire pour des Suisses de méditer les péripéties que nous désirons relater ci-après à leur intention et à propos desquelles ils pourront se référer aux croquis placés en dernières pages, tout en prenant note que l'archipel est dépourvu d'arbres, très pauvre en habitations, sillonné de rares pistes, couvert de pâturages très

marécageux et qu'en mai/juin, il y règne un climat d'arrière-automne.

2. Voyons d'abord le côté argentin

2.1 Le grand enthousiasme manifesté par les masses populaires de Buenos-Aires en apprenant l'établissement de la souveraineté argentine sur les Malouines a certainement pu donner un bon moral initial aux troupes débarquées sur l'archipel: elles étaient persuadées qu'elles n'auraient pas à se battre. Nous pouvons espérer qu'en Suisse, une mobilisation générale serait bien acceptée, certes sans enthousiasme (nous ne sommes pas de tempérament latino-américain), mais avec détermination. Peut-être bien règnerait-il cette impression que, comme jusqu'ici, nous resterions préservés de la guerre. Serait-il facile d'entretenir la volonté de défense chez nous si nos troupes devaient s'apercevoir que l'étranger, ne paraissant pas dissuadé par nos mesures militaires, prétendait nous assaillir?

2.2 Les troupes engagées dans les îles Malouines (cadres de métier, soldats accomplissant leur service obligatoire) étaient probablement aussi bien instruites que des formations suisses. Elles provenaient toutefois des régions tempérées du pays (les régiments plus endurcis des Andes n'avaient pas pu être retirés des montagnes en raison d'une tension latente avec le Chili). Elles ont donc dû être surprises par le

climat et le terrain hostiles: première adversité perçue.

2.3 Nos soldats suisses auraient peut-être de la peine à s'enterrer dans notre sol où le rocher affleure souvent. Les Argentins, eux, furent vite à profondeur d'homme, mais, aussitôt, les positions se remplirent d'eau et le bois pour les étayer devait venir du continent. Aux alentours, pas de bonnes fermes «à la suisse». Nos capitaines seraient mieux lotis que leurs collègues argentins: ils pourraient laisser leurs hommes aller s'abriter dans les granges et se revigorer de café enrichi. Toutefois, sauraient-ils ne pas simplement tolérer cette recherche du confort, mais l'organiser et imposer une rotation stricte entre les tranchées et les fermes pour maintenir vigilance et sécurité?

2.4 Les Anglais débarquèrent une série de petites patrouilles chargées de s'infiltrer pour déceler la force et le dispositif des troupes argentines. Elles en rendirent compte mais, surtout, elles firent part avec effarement de la piètre impression que donnaient les troupes: soldats désœuvrés, crottés, mal tenus, marchant tête basse; officiers paraissant manquer à la fois d'exigence et de sollicitude. La lecture de ces rapports revigora les chefs anglais: ils acquirent l'impression que leur adversaire ne se battrait que mollement et sans fantaisie.

Puissent nos lieutenants, nos capitaines empêcher une «contre-dissuasion» dans de telles circonstances. Il leur faudrait davantage de caractère

pour «tenir» leur troupe non encore en face de l'ennemi que pour manifester un héroïsme occasionnel lors du combat!

2.5 C'est d'ailleurs d'un héroïsme reconnu que firent preuve les aviateurs argentins lors de leurs fréquentes actions. Il faut toutefois prendre en compte le fait qu'entre deux sorties, ils pouvaient se replonger dans le confort et la sécurité des aérodromes du continent.

D'autres se trouvaient dans l'île de Pebble, fraction des Malouines, sur un aérodrome de fortune avec les appareils «Pucara» prévus pour l'appui rapproché des forces terrestres. Pilotes et «rampants», devenus insouciant à force d'attendre, dormaient tous à quelque distance des avions, des réservoirs à carburants et des dépôts de munitions quand un commando anglais débarqué nuitamment anéantit appareils et installations non surveillés. La mort héroïque d'un lieutenant argentin cherchant à susciter un contre-assaut tardif ne fut qu'un beau geste: quand les Anglais débarquèrent en force, les fantassins argentins ne virent plus guère de «Pucara» les appuyer de leurs armes de bord.

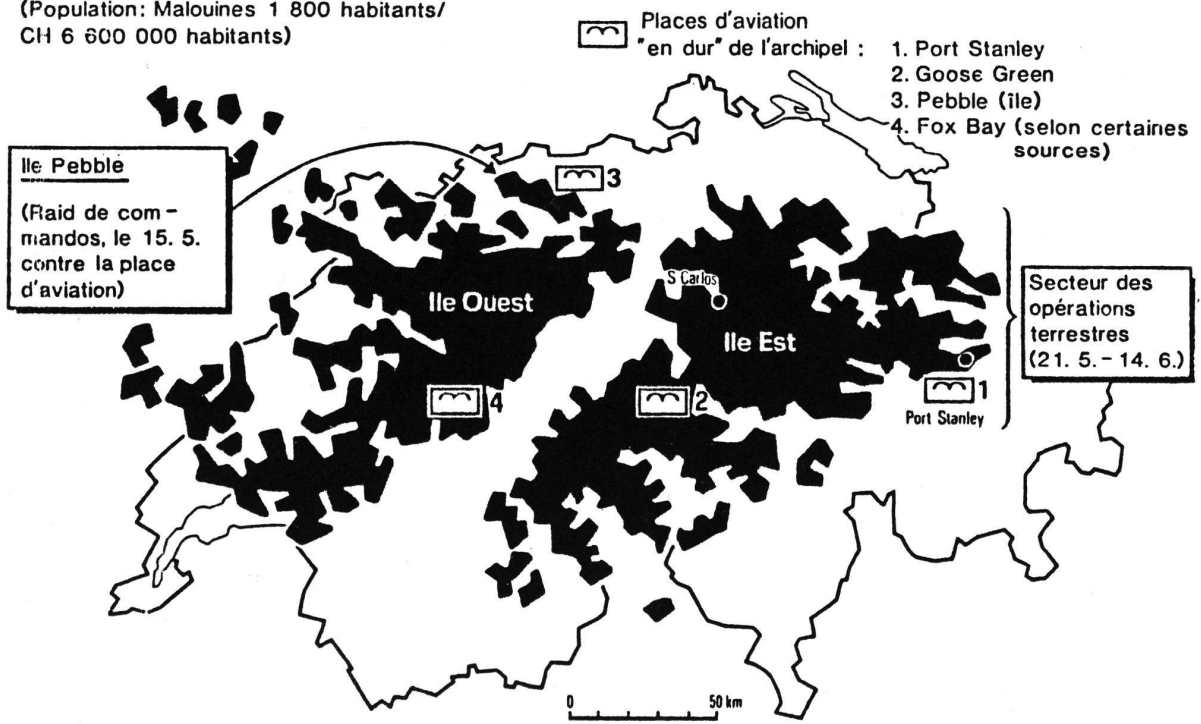
En Suisse aussi, la vigilance acceptée par la troupe, animée par les cadres, est une qualité trop rare... pourtant l'enjeu est déterminant. Nos soldats se lassent vite de croire à la malignité de l'adversaire!

2.6 Le commandant en chef argentin dans l'archipel des Malouines semble avoir été contaminé par l'apathie des

troupes qu'il devait préparer au combat, puis dont il eut à conduire les opérations.

Après avoir installé un dispositif étoffé autour de Port Stanley (quelque 12 bataillons, 2 groupes d'artillerie, une douzaine de chars, une bonne DCA), établi un point d'appui de bataillon (avec artillerie et DCA) sur l'isthme de Port Darwin, et disposé 2 bataillons dans des ports de l'île occidentale, il n'a guère manœuvré après le débarquement anglais dans les baies de San Carlos. Il a certes découpé quelques patrouilles, mais les Britanniques n'ont pratiquement pas rencontré d'éléments ennemis retardateurs; seules l'adversité et, très rarement, des avions ennemis les ont gênés dans leur progression à travers l'île orientale. Le général argentin a procédé à une seule manœuvre de caractère opératif: il a hélicopté un bataillon de Port Stanley à Goose Green dont l'aérodrome était visé par son adversaire. Autour de Port Stanley, le général Joffre (!), commandant de secteur, a certes bien manié son artillerie, mais sa volonté offensive ne s'est concrétisée que sous la forme d'une, peut-être deux, contre-attaques de son bataillon de fusiliers-marins (formé de volontaires à long terme). D'après les récits britanniques, les autres bataillons n'ont pas manifesté la volonté de sortir de leurs positions pour se lancer dans des attaques préventives ou destinées à reprendre des points d'appui perdus. C'est à peine si l'on

(Population: Malouines 1 800 habitants/
CH 6 600 000 habitants)



mentionne des contre-assauts de section.

2.7 Cette description devrait faire comprendre les conséquences du manque d'esprit combattif des compagnies, ces petites communautés où se forge ou se défait le moral. Quand les supérieurs doutent de la solidité de la «base», ils n'ont pas la force de lui demander beaucoup et la défaite guette l'ensemble.

La grande tâche des chefs consiste donc à créer la confiance et le «ressort» au bas de l'échelle afin de sentir qu'ils pourront ordonner et obtenir l'exécution des actions offensives, qui seules leur permettront d'imposer leur volonté à l'adversaire et d'obtenir des succès décisifs.

Dans nos manœuvres, où les circonstances ne sont jamais dramatiques et où l'adversité reste modérée, les chefs sentent déjà les risques d'inertie dans la troupe: il y a des compagnies qui manifestent une lenteur répréhensible à quitter l'abri de bonnes fermes quand un ordre urgent, tactiquement justifié, les y enjoint.

3. Passons maintenant du côté britannique

3.1 Pour les grands chefs, l'adversité se manifeste parfois par le truchement des ondes. La qualité extraordinaire des liaisons entre Londres et le corps expéditionnaire dans l'Atlantique Sud a eu certaines des répercussions négatives que nous connaissons par analogie

dans nos manœuvres et cela jusqu'à l'échelon des petits chefs: les supérieurs interviennent plus que nécessaire dans l'action de leurs subordonnés; ceux-ci perdent parfois l'habitude d'agir de façon indépendante et se laissent même aller à consulter ou alarmer leurs chefs pour des riens.

Il est certain que chaque action ou absence d'action du corps expéditionnaire avait des répercussions sur l'effort diplomatique de Madame Thatcher visant à provoquer le retrait argentin par une savante combinaison d'actions militaires et de pressions politiques, comme aussi pour susciter la sympathie sinon même l'appui d'autres Etats à l'endroit de l'Angleterre, sans parler du maintien du moral de la nation britannique.

Il appert pourtant que si les chefs en mer et sur le terrain ont été peu exposés au mauvais temps, l'adversité – très dure pour leurs nerfs – a résidé dans les incessantes demandes de renseignements, les mises en garde et conseils répétés, les fréquents ordres de surseoir à telle action ou d'accélérer telle autre, venus de Londres¹. Des personnages de là-bas assistaient ou participaient même, par l'entremise de satellites de communication, à des réunions d'état-major tenues à bord du navire amiral (se mêlant de détails sur la base de cartes topographiques inadéquates, ont dit avec humeur des

¹ Lors de l'opération «Manta» au Tchad, les relations entre Paris et le général envoyé là-bas furent tendues aussi.

officiers du corps expéditionnaire). Lors de la séance de capitulation à Port Stanley, écoutée en direct à Londres, chaque disposition était approuvée ou modifiée au fur et à mesure depuis le Royaume-Uni.

Les chefs militaires sont en principe choisis pour leur force de caractère. Ils n'en sont pas moins des hommes et les supérieurs doivent se garder de les rendre fragiles en les harassant d'appels radiophoniques. En opérations, tout commandant doit se sentir libre de ses actes et bénéficier de la confiance de la hiérarchie. Il ne doit cependant pas se croire abandonné non plus. Tout supérieur doit donc avoir assez d'intuition pour savoir ne se manifester que rarement, mais à bon escient.

3.2 Les commandants de troupe anglais ont rivalisé d'ingéniosité pour prévenir l'amollissement des hommes pendant la longue navigation à bord de bateaux confortables. Les séances de gymnastique, les exercices de tir contre buts flottants, l'apprentissage de la technique du transfert d'un bateau à l'autre se sont succédé à un rythme soutenu.

Notre programme d'instruction immédiate après mobilisation de guerre contribuerait certainement à créer et maintenir l'ardeur dans nos troupes pendant quelques semaines et freinerait la présentation de demandes de congé!

3.3 La 3^e brigade (de fusiliers-marins et de parachutistes) envoyée en tête vers les Malouines comprenait beau-

coup de très jeunes soldats. Si le terme de «drill» vient d'Angleterre, il n'y est pas seulement pratiqué – avec combien de panache! – pour la parade; il constitue la base de la discipline de tous les instants, de la rigueur sur le champ de bataille, de la cohésion faite d'intense entraide. On enseigne à l'homme l'habitude d'être toujours bien tenu, précis, attentif, de marcher dans le terrain en files de groupe bien soudées: combien rares sont nos lieutenants dont la section, se déplaçant en terrain varié, donne l'impression d'être dûment conduite! Les photos prises aux Malouines ne montrent jamais de troupiers débraillés ou crottés; les Anglais ne se laissent pas aller à dire «à la guerre, comme à la guerre»; ils pensent plutôt «à la guerre, comme en temps de paix». Cette rigueur – qui nous manque encore cruellement en Suisse –, les officiers anglais savent l'agrémenter d'une bonhomie sans familiarité. Cette attitude a certainement beaucoup contribué à préserver la troupe des effets de l'adversité lancinante dans cet archipel inhospitalier. Il n'en reste pas moins que même les militaires endurcis de formations de «Marines» ont failli «craquer» quand ils ont dû attendre une nuit de plus dans leur base d'attaque en raison du retard pris par d'autres troupes à venir s'aligner sur eux.

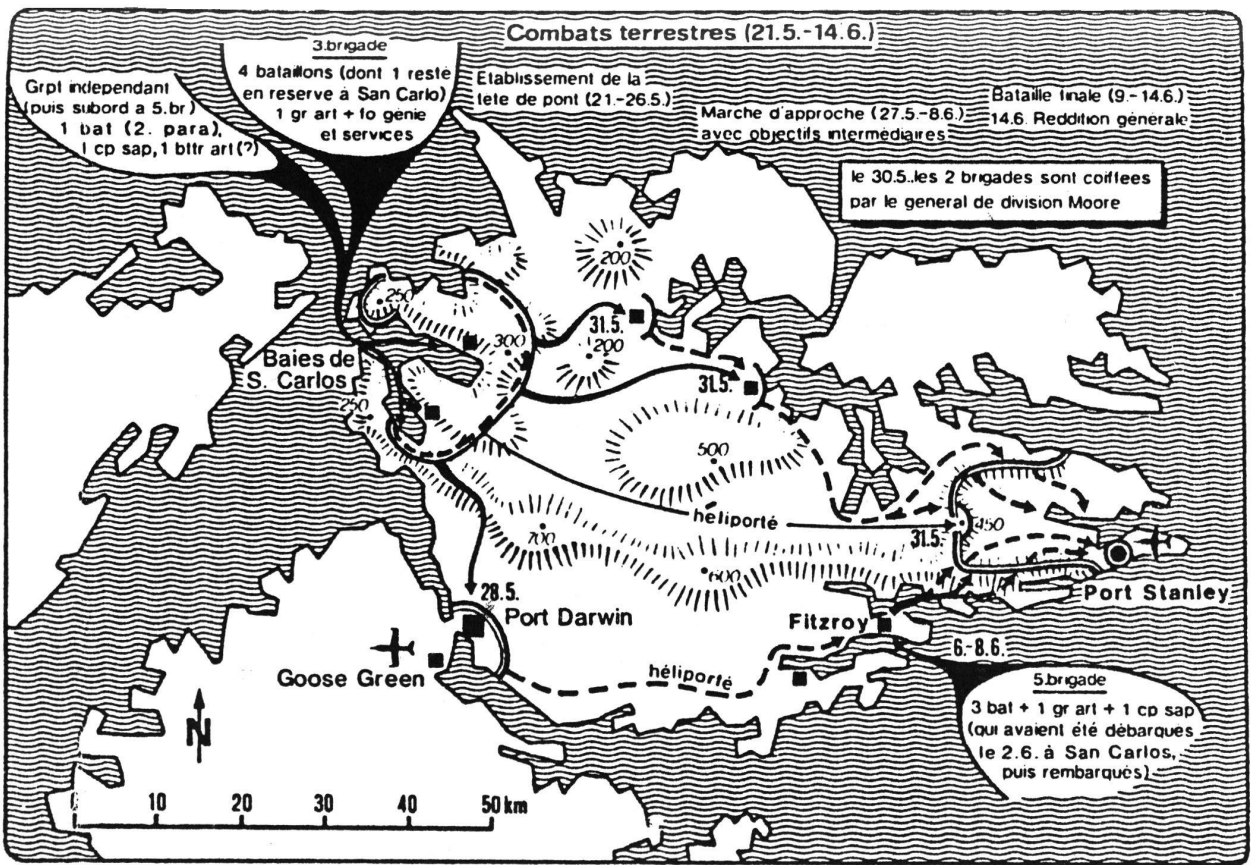
3.4 Pour l'autre brigade, la cinquième, les conditions ont été dès le départ peu favorables, surtout pour les 2 bataillons de la Garde (Gallois et

Ecossais), le troisième étant un corps de troupe de Népalais aguerris (Gurkhas). A l'origine, on avait laissé entendre à ces troupes qu'elles ne faisaient route vers les Malouines que pour y tenir garnison quand l'autre brigade aurait provoqué le retrait des Argentins.

Quand, plus tard, il s'avéra que leur participation aux opérations était nécessaire pour amener les Argentins à capituler après quelques combats, leur arrivée ne fut pas goûtée par les «durs» de l'autre brigade qui les traitèrent avec quelque condescendance et leur disputèrent l'usage des hélicoptères, devenus fort rares, il est vrai. Cet état d'esprit eut peut-être une répercussion d'emblée néfaste sur le bataillon de la Garde que l'on mit en route, lourdement chargé, à travers les pâturages marécageux: au bout de quelques kilomètres, il était fourbu et son commandant obtint qu'on interrompe la marche... ceux de l'autre brigade laissèrent tomber la remarque peu charitable qu'évidemment les Gardes ne se sentaient bien que sur le macadam des cours de palais.

3.5 Le malheur poursuivra ce bataillon: l'adversaire le surprendra et lui infligera de lourdes pertes à la suite d'une série de circonstances relevant de l'adversité. En effet, l'échec de la marche à pied conduisit à embarquer ce corps de troupe sur un bateau transportant des barges de débarquement. Après avoir contourné l'île orientale par le sud sans que son mouvement ait pu être annoncé à

toute la flotte, ce navire commença par essayer le feu d'un torpilleur anglais. Sitôt chargées de la moitié du bataillon et mises à l'eau, les barges furent prises dans une mer démontée. Elles arrivèrent tard dans la région de Fitzroy, et n'eurent plus le temps de retourner chercher, avant l'aube, la seconde moitié du bataillon. Le bateau, qui l'avait à son bord, retourna à San Carlos où les Gardes furent transférés sur une autre unité plus petite, à équipage civil. La nuit suivante, ce navire vogua vers Fitzroy, y arriva sans être annoncé, privé en outre de liaison radio avec les forces déjà débarquées. Une compagnie sanitaire fut amenée à terre, mais le commandant du contingent des Gardes exigea d'être conduit dans la baie suivante, plus proche de Port Stanley, cela afin d'épargner à sa troupe une marche de 30 kilomètres. On discuta du bien-fondé de cette exigence... et voilà qu'en plein jour, surgit une double patrouille d'avions argentins. Elle frappa le bateau, tuant quelque 50 militaires; les autres perdirent tout leur équipement en quittant le navire en flammes. Il fallut les renvoyer à San Carlos pour se rééquiper et retrouver le moral. Ce furent alors 2 compagnies de fusiliers-marins, d'un bataillon encore en réserve, qui vinrent redonner de la consistance au bataillon de la Garde malmené et lui permirent d'obtenir un succès tactique avant l'effondrement général des Argentins. Toutefois, ce renforcement en fusiliers-marins – ces concurrents condescendants – ne fut,



Positions argentines (entrée des baies de S. Carlos, Port Darwin, devant Port Stanley) – Représentations schématique sommaire.

par délicatesse pour les Gardes, pas révélé à la presse.

4. Il convient de traiter encore du problème de la population civile sur le champ de bataille

4.1 Aux Malouines, la population était très peu nombreuse (1800 personnes) et très fractionnée, à part dans la localité de Port Stanley, heureusement pas trop proche de l'aéroport. Les belligérants ont assurément pris quelques précautions pour éviter la mort de civils et se sont astreints à quelques servitudes dans leur action militaire. Cela a évidemment été surtout le cas de la part des Anglais, tandis que les Argentins étaient plutôt bénéficiaires, militairement parlant, des restrictions que s'imposaient leurs adversaires.

4.2 Dans un conflit en Europe, les conditions seraient très différentes; la présence d'une population en général dense dans les secteurs déterminants pour la conduite des opérations militaires imposerait aux belligérants, du moins à ceux du même camp que les civils concernés, des limitations sérieuses dans leur liberté d'action. Peu de troupes pourraient se battre comme le commanderaient les principes tactiques naturels.

4.3 Lors de la préparation au combat

déjà, les troupes et même les grands chefs vivraient, en procédant aux travaux de minage, de barrage, de bétonnage, une période angoissante et propre à ébranler leur détermination à se battre: que faire de tous ces civils pendant la bataille? Les expédier ailleurs? Mais où? Les protéger sur place? Mais comment? Le poids de cette responsabilité et les probables supplications de familles côtoyées quotidiennement s'ajouteraient en Europe aux facteurs d'adversité endurés par les combattants des Malouines.

Nous pouvons être rassérénés de savoir qu'au moins en Suisse, les habitants pourraient se protéger des projectiles amis et ennemis grâce aux abris de protection civile. Nos troupes peuvent donc envisager de défendre ou reprendre des localités avec une bonne marge de liberté d'action.

5. Puisse le *lecteur* aider à ce que soit mieux admise la nécessité de faire de nos soldats non seulement des combattants vifs et adroits, mais des «rocs»! Si, au cours du combat, un militaire acquiert l'impression que tout va de travers, qu'il se raccroche, pour tenir le coup, à l'idée que, chez l'adversaire aussi, tout va probablement de travers!

D. Bo.